

Le dernier après-midi du mois d'octobre 1780 touchait à sa fin. Ce soir là, alors que les cloches de l'Angélus jetaient dans la campagne d'Ile-de-France leurs volées carillonnantes, l'effervescence régnait au château de Fontainebleau.

Le concierge garde-clés de la demeure royale venait de surprendre un inconnu en train d'escalader le mur du « Jardin neuf », proche de l'aile Louis XV. A ceux qui s'interrogent sur son geste, l'homme s'était borné à répondre :

« La Cour doit être ici demain soir. Je viens attendre la reine Marie-Antoinette. Je suis son amoureux... »

Les gardes haussèrent les épaules en riant, et le reconduisirent sans plus attendre au porche d'entrée, convaincus qu'ils avaient affaire à un homme qui n'était pas en possession de toutes ses facultés. Ils le traitèrent cependant sans brutalité, devinant que *l'Amoureux de la Reine* était un homme de qualité.

Ce grand diable efflanqué tenait très haut sa tête couronnée de cheveux soigneusement poudrés. Il pouvait avoir 40 ans :

« Je reviendrai demain, murmura-t-il d'une voix sans timbre aux gardes qui le congédiaient. »

L'inconnu ne reparut pas le lendemain ; sans doute avait-il appris entre temps que la Reine avait décidé de passer ce bel après-midi au Petit-Trianon.

Le « Jardin » flamboyait dans une tiède luminosité d'automne. La Souveraine, installée devant une large baie vitrée, poussa soudain une exclamation :

« Monsieur de Castelnaux !... »

C'était l'aventurier de Fontainebleau qui venait de surgir d'une allée ; il n'était point un inconnu pour elle. A maintes reprises, la jeune Reine avait dû surmonter le sentiment pénible que lui causait le vue de cet homme d'aspect étrange. Mais la Reine déclara qu'elle ne permettrait « aucun moyen de violence pour se soustraire à cette importunité. »

Durant les sept années qui suivirent, la patience de la Souveraine devait être mise à une bien désagréable épreuve.

Le malheureux harcela sa Reine de messages les plus extravagants qu'il signait invariablement : « Castelnau, Ancien Conseiller au Parlement de Bordeaux. »

L'amour sans borne qu'il avait conçu pour la Reine de France avait égaré son esprit au point qu'il passait des journées entières *même par temps de pluie* à faire le tour de jardin du Trianon, afin de rencontrer son idole.

Il était devenu d'une maigreur squelettique, se contentant de manger à la hâte, puis, il courait de nouveau s'embusquer dans quelque bosquet.

Un jour, c'était en juillet 1787, il dépassa les bornes. Il réussit à se précipiter aux pieds de la Reine et à lui arracher la rose qui ornait sa robe de percale blanche. Le soir même, Marie-Antoinette envoyait un billet à Raymond-Romain de Sèze, le mandant au Petit Trianon pour le surlendemain. Raymond de Sèze était un familier du Trianon, où il faisait de fréquents séjours chez M. de Bonnefoy, le Gouverneur de cette maison.

Cependant, il ne lui avait pas encore été permis d'approcher la reine Marie-Antoinette jusqu'à ce jour. Fût-il reçu par la Reine elle-même où laissa-t-elle le soin à Madame Campan de l'instruire de l'égarement d'esprit de M. de Castelnau ?

Une lettre de Raymond de Sèze, portant la date du 28 juillet 1787 fut adressée à Paul-Romain, lui annonçant qu'il avait eu un entretien de près d'une heure avec M. de Castelnau, son frère, et parvint à obtenir de lui la promesse de ne plus chercher à revoir la Reine.

M. de Castelnau pria Mme Campan d'annoncer à la Reine qu'elle n'aurait plus à souffrir de son attitude. Il prenait la décision de se retirer à Bordeaux, le cœur « brisé, pais repentant.

La reine Marie-Antoinette recommanda aussitôt à Madame Campan d'exprimer à Raymond de Sèze sa vive satisfaction.

Le magistrat était rentré chez lui depuis deux heures quand un mot de Mme Campan le rappela en toute hâte au Petit Trianon. Une heure après avoir annoncé son départ à la Reine, Castelnau était venu reprendre sa parole et

annonce : « Qu'il ne pouvait cesser de voir Sa Majesté aussi souvent que cela lui était possible. »

La Reine reçut M. Raymond de Sèze dans une petite pièce lambrissée de bois précieux.

« Il paraît que Monsieur de Castelnaux fait encore des siennes »

« Je ne puis exprimer à Votre Majesté le désespoir que j'éprouve à la voir importunée de la sorte par un homme dont l'esprit est aliéné. » répondit-il.

« Si Votre Majesté m'en donne l'ordre, Monsieur de Castelnaux sera arrêté sur le champ. »

La Reine hésita, comme si elle allait donner son acquiescement, puis elle se reprit et dit de sa voix chantante :

« Non, non...Eh bien, qu'il m'ennuie ; mais qu'on ne lui ravisse pas le bonheur d'être libre ! »

Raymond de Sèze s'inclina donc.

Castelnaux continua à *tourmenter* la Reine par sa présence continuelle. Il devait finir tristement, lors de l'arrestation de la famille royale à Varennes, en se laissant mourir de faim.

On le trouva étendu sans connaissance sur le parquet de sa chambre qu'il occupait dans un *garni* parisien. Les soins qu'on lui prodigua pour le ranimer s'avérèrent inutiles.